



PHOTO - ERIC GARAUULT POUR JAZZ MAGAZINE / JAZZMAN



CONTREBASSE PILE OU FACE

Il a joué avec Pierre Boulez. Récemment, on a pu l'entendre en trio avec John Scofield et Daniel Humair ou en train de jouer la 7^e Symphonie de Mahler. Avant son passage au festival de jazz de Nevers, rencontre avec **JEAN-PAUL CELEA**, un contrebassiste vraiment pas comme les autres. PAR FRANCK BERGEROT

Jean-Paul Celea naît le 6 janvier 1951 d'une mère corse et d'un père italien et mélomane, comme on l'est chez les petites gens du Sud. Il est de coutume de mettre les filles au piano et les garçons au violon. Le jeune garçon fait donc le conservatoire en Algérie, où il grandit, puis à Strasbourg. À 17 ans, il passe à la contrebasse, qu'il étudie au conservatoire de Paris. Son professeur est Gaston Logerot, qui forma notamment Jean-François Jenny-Clark et Joëlle Léandre. En marge d'un pupitre à l'Orchestre philharmonique de Strasbourg, il donne libre cours à ses deux passions avec son ami le clarinettiste Armand Angster : le jazz et la musique contemporaine. Cette dernière passion le conduit à côtoyer Jenny-Clark, Jean-Pierre Drouet et Vinko Globokar au sein de l'ensemble Musique vivante de Diego Masson. « C'était l'âge d'or de la musique contemporaine et le théâtre musical était à son apogée. On jouait déguisé, perché dans les arbres, on jouait de la perceuse et on respirait de l'hélium, devant un vrai public qui pleurait de bonheur ou nous balançait des tomates. Fondateur ! » Il participe également à la création de l'Ensemble intercontemporain par Pierre Boulez en 1976. L'ambiance est tout autre. Santiags en croco et crinière sur les reins contre queue de pie et baguette d'autocrate. Boulez le congédie au bout d'un an. L'homme-cheval se cabre [La lettre de Boulez fut reproduite en regard de celles de soutien à Celea des compositeurs Luciano Berio et Vinko Globokar en marge d'une longue interview du contrebassiste dans notre numéro 285 en avril 1980 que l'on trouvera sur notre site jazzmagazine.com, NDLR.]. « Depuis nous en avons reparlé. Il avait besoin de gens plus dociles. Et je lui sais gré de cette éviction ». L'heure est venue de se consacrer au jazz. Jenny-Clark l'a introduit au Riverbop où l'accueillent François Jeanneau et Daniel Humair. Il a découvert le jazz avec Miles Davis et John Coltrane, puis le "Belonging" de Keith Jarrett. Sans passer par l'école bop, il entre de plain-pied dans ce jazz ouvert qu'il pratique aujourd'hui, « une musique sans interdit », où l'on peut s'arrêter sur un accord parfait majeur ou jouer longuement sur un riff folk et soudain partir dans quelque chose d'insensé. « J'avais des oreilles, de la technique. Il fallait réagir et ils étaient sans pitié. »

DU FUZZ À L'ACOUSTIQUE

En 1978, il aborde une musique plus écrite et plus pop au sein du groupe de Jacques Thollot ("Cinq Hops") où jouent également François Jeanneau, Mickey Graillier et François Couturier. Avec ce dernier, il monte un duo qu'enregistre Jean-Marie Salhani ("Celea-Couturier") et qu'engage John McLaughlin, avec Jeanneau et le batteur Tommy Campbell. La tournée de l'album "Belo Horizonte" dure deux ans : avions, roadies, hôtels 4-étoiles. Soudain le rêve s'arrête, Celea et Couturier se retrouvent à Paris, à attendre devant le téléphone qui ne sonne pas. « Alors on a monté un quintette avec François Jeanneau, le vibraphoniste Philippe Macé et André Ceccarelli

« Le tempo le plus confortable, un des plus beaux sons de contrebasse : Jean-Paul est un musicien complexe par souci constant de perfectionnisme. En outre, un ami très proche. »

DANIEL HUMAIR Batteur

« Jean-Paul Celea a une façon unique d'enrichir son approche de l'improvisation de son expérience dans la musique contemporaine. En outre, c'est un type vraiment sympa. »

JOHN SCOFIELD Guitariste

« Un esprit analytique, une âme chaleureuse et communicative. Il a un son et une façon de jouer tout à fait uniques. J'ai partagé avec lui de ces moments magiques d'évidence, où tout ce qu'on joue - ou ne joue pas - sonne juste. »

WOLFGANG REISINGER Batteur

« J'ai cru rêver la première fois que j'ai senti arriver derrière moi, comme venu d'ailleurs, ce son de contrebasse. Quand je me suis retourné, JP m'est apparu comme un géant ! C'est assurément l'un des plus grands contrebassistes vivants sur la planète. Entre son brillant parcours de musicien classique (sur lequel il reste très discret), et son instinct musical, parmi les plus justes que j'aie jamais partagés, JP sait tout faire et ce tout révèle une personnalité. C'est un "down cat", comme on dit en argot new-yorkais. Sans détours, inspiré, profond mais sans affectation, et totalement lucide sur ce qui se passe autour de lui, dans la musique comme dans la vie. Il est pour moi l'une des rencontres majeures de ces quinze dernières années. J'aime ce mec ! »

DAVE LIEBMAN Saxophoniste

[En français dans le texte.] « Comment traduire ? Jean-Paul "has got that thing", il a son "TONE" et en plus il a le "groove". Enfin, c'est un mec génial : grand sens de l'humour mais, aussi, il est souvent "blue", ce qui est pour moi un compliment. »

JOHN McLAUGHLIN Guitariste

["The Game"], puis un quartette très rock avec Dominique Pifarély et François Laizeau où je jouais de la guitare basse comme je pouvais, le son fuzz à fond. Une sorte d'exutoire, une bruyante passade ».

En 1990, Jean-Paul réconcilie jazz et contemporain, avec Couturier, Wolfgang Reisinger (le batteur du Vienna Art Orchestra dont le contrebassiste est alors un habitué), le vieil ami Armand Angster (devenu grand spécialiste de la clarinette contemporaine) et la chanteuse lyrique Françoise Kübler. Les deux disques du groupe Passaggio sont les seuls qu'il lui arrive de réécouter. « Ça n'a pas vieilli, sauf les sons synthétiques à l'époque vraiment nuls. » La même année, il reprend le répertoire contemporain avec l'ensemble Accroche Note dirigé par Angster et Kübler, tandis qu'il s'éloigne de François Couturier. Il faudra l'initiative de Daniel Humair pour les faire se retrouver en 2005 au sein du trio Tryptic. « Je ne supportais plus mon son amplifié, je voulais travailler l'acoustique et le jazz plus ouvert. » Aujourd'hui son activité scénique se répartit entre Daniel Humair et Wolfgang Reisinger, avec David Liebman, Bobo Stenson, John Surman ou Joachim Kühn. Parallèlement, à partir de 1992, il enseigne la contrebasse classique au CNSM de Lyon, puis à Paris, dès 1998. Outre le répertoire contemporain, il a renoué avec le répertoire classique.

PAS DE CADEAU

Jazz et classique : Jean-Paul ne saurait plus se passer ni de l'un, ni de l'autre. Au conservatoire, la pratique du jazz l'accompagne dans son enseignement du classique et il lui faut peu de temps pour repérer les transfuges parmi ses élèves. « Ils ont tout de suite une compréhension de l'œuvre, de sa structure et de sa raison d'être, plus un placement rythmique, que n'ont pas les autres. » À l'inverse, il intervient périodiquement au département jazz du CNSM. Pourtant, de son propre aveu, le passage d'une musique à l'autre reste un problème : « En classique, la faute est inadmissible. En jazz, elle ne l'est que si tu ne sais pas t'en emparer. Et puis on peut ne pas être un grand technicien de l'instrument et être dans le coup. En classique, c'est impossible. La semaine prochaine, je joue en trio avec Daniel Humair et pour la première fois avec John Scofield. Trois jours après, j'interprète la 7^e de Mahler à Pleyel avec l'Orchestre de Paris. Dans les deux cas, on ne me fera pas de cadeau. Scofield se fiche pas mal que je joue Mahler et mes confrères du symphonique se moquent bien de savoir que je joue avec Scofield. » S'il va au répertoire, le répertoire vient à lui, tel le solo de contrebasse *In & Out* que Pascal Dusapin écrit pour lui : « Je préfère les compositeurs-compositeurs aux compositeurs-instrumentistes, parce qu'ils écrivent sans se préoccuper de la faisabilité. À toi de trouver les solutions. Tu commences par vouloir te jeter par la fenêtre, puis la partition se laisse dompter. Il y a évidemment un moment où le compositeur doit céder sur... »

Dans les locaux du CNSM (où il enseigne la contrebasse classique).